MARIA CRISTINA BATALHA
Université de l´Etat de Rio de Janeiro
Brasil

La littérature étrangère comme agent de transformation du polysystème national

Ce travail consistera en une réflexion sur le type de relation qui s'établit lorsque deux cultures se retrouvent côte à côte et que la traduction est le véhicule de cet échange. Il nous semble évident que l´acte de traduire renferme déjà en lui-même l´idée implicite de la souveraineté de toutes les langues du monde. Le langage du traducteur opère une "créolisation" - pour nous en tenir à l´expression d´ Édouard Glissant [1]– en ce sens que toute langue, dans son rapport avec le monde, produit "l´imprévisible". C´est grâce au fruit de cette imprévisibilité que sont nées les premières grandes oeuvres de la littérature européenne occidentale, notamment à l´époque de la Renaissance où l´activité de traduction se trouvait intimement liée à celles de l´imitation et de la création.

Or, réfléchir sur le pont qui nous mène à l´autre s´avère donc d´autant plus fondamental que, comme le souligne Yves Chevrel: *Traduire, éditer une traduction, n'est pas seulement une opération d'ordre linguistique, c'est aussi prendre une décision qui met en jeu un équilibre culturel et social: traduire la Bible a été, et reste, une opération d'ordre idéologique et politique.*[2]

Nous considérons que, si d'une part la mondialisation promeut le rapprochement entre les langues, d'autre part nous sommes aussi fortement marqués par des préjugés dont nous héritons passivement et contre lesquels nous avons du mal à lutter. Conformément à ce qu´a dit l´écrivain antillais Edouard Glissant, il existe un rapport de domination et de fascination à la fois que nous ressentons face à la langue des pays technologiquement très développés; en contrepartie, on tend à rejeter sur le plan du folklorique et de l´exotique les autres langues, en particulier celles qui ne possèdent pas d´écriture.[3] La manière dont nous envisageons la culture et la langue que nous traduisons est révélatrice d´un positionnement idéologique face à cette langue de départ, de même que, lorsque nous avons affaire à la culture de l´autre, c´est avant tout sur nous-mêmes que reposent nos réflexions. C´est donc par rapport à l´autre que nous percevons de façon plus nette le statut de notre différence dans le cadre de ce que nous appelons génériquement la culture universelle.

Or, en prenant comme point d´observation les différentes sociétés et leurs manisfestations culturelles, Wolfgang Iser[4] souligne la nécessité d´une perspective "interculturelle" plutôt que celle du comparatisme communément pratiquée. L´analyse comparatiste risquerait de mener à des superpositions de cultures et d´engendrer des notions de hiérarchie. Considérer l´espace entre cultures c´est, en même temps, affirme-t-il, créer un *espace pour une auto-réflexion*. En fait, du moment où nous reconnaissons l´autre en tant que tel dans son altérité, nous mettons à l´oeuvre le potentiel de "traduisibilité" qui va à l´encontre des notions de "canibalisme", "appropiation" ou "assimilation". La traduisibilité – expression des différentes manières à travers lesquelles l´altérité se manifeste – crée une voie à double sens entre les cultures, étant donné que l´altérité n´est compréhensible que lorsque l´on prend sa propre culture comme point de repère, et celle-ci, à son tour, se modifie par le contact avec l´autre. C´est la négociation permanente entre l´"étrangeté" et la "familiarité", entre le "connu" et le "méconnu" qui représente à la limite le moyen par lequel les systèmes culturels s´organisent et se transforment. Si l´on retient, par exemple, le contexte d´apprentissage d´une langue étrangère, il semble par trop évident que celle-ci passe nécessairement par le filtre de la langue maternelle, ce qui permet d´entamer une réflexion enrichissante sur les mécanismes et les péculiarités de notre propre langue par rapport à la plage d´interface qui se dessine entre les diverses langues et cultures. Dès lors, la traduction joue un rôle rénovateur et vernaculisant.

Toute littérature traduite s´inscrit de la sorte dans un système multiple que certains théoriciens nomment le "polysystème", dont la grande ligne repose sur la notion d´"interférence". En effet, à supposer que toute traduction implique un processus de réformulation – décomposition et recomposition -, elle pourrait contribuer à éliminer les conceptes de fidélité, de supériorité du texte source et d´influence, permettant de ne considérer ainsi que les conditions de production du texte.

---

[1]GLISSANT, Édouard. *Introduction à une poétique du divers*. Paris: Gallimard, 1996.
[2]CHEVREL, Yves. *La Littérature Comparée*. Paris: PUF, 1989, p. 18.
[3]GLISSANT, Edouard. "Após Babel", in *Correio da Unesco*, nº9, ano 11, set/1983.
[4]ISER, Wolfgang. On Translatability, in *Surfaces*, vol 4, Montréal.

D´après Even-Zohar[5], il existe une interdépendence entre les différents systèmes littéraires et une littérature étrangère peut se poser comme un véhicule direct ou indirect de la transformation d´une littérature nationale. Partant, la littérature traduite s´investit d´un rôle fondamental dans le cadre des études de la production littéraire d´un pays, au lieu de la place secondaire qu´on avait l´habitude de lui assigner. En fait, les choix, les divers points de vue adoptés, ainsi que les facteurs qui sont à l´oeuvre au moment d´une traduction se trouvent étroitement reliés au contexte de cette production, de même qu´aux formes littéraires en circulation dans la culture et les traditions du système cible. Il en découle que la place que l´oeuvre traduite occupe dans le système de la langue d´arrivée peut très aisément être défini ainsi: soit un rôle primaire lorsqu´elle se présente comme innovatrice et agent stimulateur d´autres possibilités de création littéraire; soit un rôle secondaire, lorsque l´oeuvre traduite n´exerce qu´une fonction conservatrice par rapport au système cible, ne contribuant en rien à son aération.

Il conviendrait également de signaler que c´est par l´intermédiaire de la traduction que la plupart des oeuvres franchissent les frontières d´une culture et ouvrent la voie à leur incorporation à la culture de la langue d´arrivée, tout en s´y intégrant par le jeu d´intertextualité qui se déclenche.

S´il n´en était pas ainsi, comment pourrait-on concevoir la formation da la plupart des littératures des pays colonisés par des métropoles européennes, sans compter les contributions et le légat gréco-romains, les romans de chevalerie, les épopées de la Renaissance et tant d´autres textes qui ont circulé par l´intermédiaire de leur traduction? Dans la période de formation des littératures occidentales européennes, les traductions ont bien souvent été patronnées par des monarques puissants qui y voyaient la possibilité d´enrichir et d´émanciper les langues nationales. On ne saurait oublier l´exemple de François I, le grand promoteur de la Renaissance française, qui aimait les traducteurs et finançait leur travail. La période comprise entre Chaucer et Shakespeare est perçue par Ezra Pound comme parmi les plus productives pour la traduction anglaise des poèmes. *[Après Chaucer] la littérature anglaise vit de traductions et est alimentée par celles-ci; toute exubérance nouvelle, tout nouveau pas en avant sont dûs aux traductions; toute époque considérée grande est en même temps une époque de traductions*, dira-t-il.[6]

Néanmoins, si la traduction des textes étrangers a contribué à l´enrichissement du patrimoine culturel commun à tous les hommes, on ne saurait pourtant nier que celle-ci a servi à des objectifs divers tout le long de l´histoire millénaire de ce type de pratique. En effet, le mode d'envisager la langue et la culture que nous traduisons révèle un positionnement idéologique face à cette langue et à cette culture – ainsi que notre statut par rapport à notre différence – de même que cette prise de position implique une manière spécifique de traduire.

En fait, le traitement que les textes ont reçu à travers leurs traductions, l´appropriation qu´on en a fait ou les fruits engendrés par le contact avec les différentes cultures locales n´ont pas eu lieu de façon innocente ni aléatoire. Ainsi, ce traitement est-il loin d´être uniforme et il varie selon l´époque, le pays et les objectifs auxquels les textes traduits se destinaient. Dès lors, à travers les temps des stratégies diverses telles que l´"emprunt" ou la "domestication" ont été mises à l´oeuvre afin d´accomplir positivement les buts assignés.

Aussi la stratégie de l´emprunt, c´est-à-dire le maintient des termes de l´originel et des particularités culturelles, a-t-elle été utilisée différemment le long de l´histoire. On citerait le cas de la Grèce qui, dominée par les Romains, a contribué fortement à la langue et à la littérature latines qui ont été enrichies par les traductions des textes grecs.

L´emprunt a été poussé à l´extrême par Erza Pound, par exemple, dans les *Chants*, où la traduction des oeuvres en langues différentes cède le pas à la citation tout court et promeut l´effacement de la frontière entre la traduction et l´originel. Que l´on accepte ou non les excès de Pound, force est de reconnaître le fait qu´il a libéré la traduction de ses contraintes excessives, et se pose comme chef de file de tout un courant moderne de la Traductologie, auquel sont d´ailleurs affiliés les frères Campos, traducteurs et théoriciens brésiliens. Grâce à lui, *le traducteur contemporain peut dorénavant choisir la position dans laquelle il va se placer dans **l´échelle de fidélité à l´originel***. (Les mots en gras sont de l´auteur)[7]

Les choix opérés gardent donc des liens étroits avec les poétiques du traducteur, qui rejoignent à la limite celles de son époque, et révèlent une prise de position dans une série littéraire donnée, à savoir

---

[5]EVEN-ZOHAR. Polysistem Studies, in *Poetics Today.* Durham: Duke University Press, vol. 11, nº 1, 1990, pp. 247-51.
[6]POUND, E., apud MILTON, John. *Tradução: teoria e prática*, 2ª ed. São Paulo: Martins Fontes, 1998, p. 68.
[7]MILTON, John. *Tradução: teoria e prática*. 2e éd. São Paulo: Martins Fontes, 1998, p. 117.

que ce choix permet de déceler le degré de rénovation, voire rupture, ou bien de confirmation à l´égard des canons existants dans lequel l´oeuvre s´inscrit.

Lorsqu´on a traduit les classiques aux XVIe et XVIIe siècles en France avec l´objectif d´imiter les antiques pour rendre le français une langue littéraire, étant donné que celle-ci était déjà le moyen d´expression d´un Etat monarchique assez puissant, ces traductions ont subi un processus de "sélection" et le traitement qu´ont reçu les textes anciens reposait sur le principe de l´égalité, ce qui veut dire que, lorsque ces textes ont été traduits en français, toute idée d´une éventuelle supériorité des langues anciennes sur la jeune langue française a été écartée. L´avènement des académies, notamment l´*Académie française*, à cette même époque, a suscité la formation de deux courants distincts quant au mode d´envisager la traduction: d´une part, ceux qui prônaient la liberté, et d´autre part, les tenants de la fidélité, à savoir la résistence à la "domestication". Dans les académies on ajoutait, coupait et modernisait le texte originel au nom du bon goût, soit de la bienséance. Alexander Fraser Tytler[8] fait paraître un livre dédié à l´art de la traduction à la fin du XVIIIe siècle. Si d´une part il admet que le traducteur doit agir en liberté, visant surtout à un objectif esthétique, d´autre part, les critères dont il se sert pour évaluer la pertinence des rajouts et/ou omissions introduits sont fortement liés aux paramètres canoniques de l´époque, aussi bien du point de vue esthétique, que du point de vue moral, à une époque où régnait en souveraine la loi de la bienséance. En effet, lorsqu´il commente la traduction d´Homère faite par Pope, il applaudit l´initiative de celui-ci d´"élever"le poète grec chaque fois qu´il se sert d´"images trop basses ou trop vulgaires". Tytler trouve ainsi tout à fait naturel, voire légitime que le traducteur ait supprimé le passage d´Homère contenant des éloges sensuels à la taille de la servante dans l´*Illiade*. Le souci de la pertinence ou non de certaines allusions ou références "basses" reflète l´importance attribuée au lecteur, ce qui conforte notre point de vue que la réception est inscrite dans la production culturelle de toute période, intégrant ainsi le maillon du système littéraire d´une époque donnée. En fait, le traducteur tente de plaire à la jeune classe moyenne anglaise de la fin du XVIIe siècle dont il s´applique à ne pas choquer le goût en évitant les références qui ne seraient pas de mise. Cette tendance sera poussée à l´extrême dans la France du XVIIe siècle, moment culminant des "belles infidèles", où le culte de la beauté était directement associé à la notion de clarté et de précision. Aussi, le traducteur supprime-t-il les impropriétés d´ordre tant moral et que stylistique, comme le suggèrent les observations de Boileau: *Il fallait respecter l´usage, et prenoit bien garde à ne point choquer la délicatesse de notre langue par des termes barbares et étrangers*.[9]

Réagissant aux instances officielles qui définissaient les canons, les oeuvres traduites à Port Royal faisaient preuve de rigueur et de fidélité formelle aux textes d´origine, attitude qui reflétait bien la manière dont les jansénistes envisageaient tout ce qui se rattachait à la religion et à la morale.[10]

Les décrets politiques édités pendant la Révolution ont été traduits dans tous les "idiomes" parlés en France. Ce fait contribuait à ce que tous les citoyens se tiennent informés des nouvelles règles de la politique de l´Etat, de même que l´on appliquait le principe d´égalité entre toutes les langues parlées dans les différentes régions, rejoignant ainsi les principes majeurs de l´idéal du mouvement. Postérieurement, en raison de la terminologie révolutionnaire récente, et par conséquent sans correspondant dans ces langues, on a pris la décision d´imposer une seule langue "nationale" à toute la population.[11]

Willian Caxton, au XVIe siècle, a traduit en anglais l´*Enéide* de Virgile à partir d´une traduction française et il a préservé "une saveur française"; pareillement, lorsqu´il a publié les romans du cycle arthurien de Sir Thomas Malory, il a introduit des modifications de style pour le rendre plus "typiquement français", compte tenu de l´importance de la langue et de la littérature françaises qui fournissaient les modèles canoniques de l´époque.[12]

Quant au Brésil, nous estimons donc que le fait d´avoir été colonisés par le Portugal - métropole dont le prestige était déjà très en baisse par rapport aux centres européens de production culturelle – nous incite à vouloir nous débarasser de son influence pour affirmer notre identité. La volonté à tout prix de marquer notre différence par rapport au Portugal nous amène en premier lieu, à une vision en porte à faux de la réalité brésilienne. Ensuite, nous finissons par retomber sous une autre forme de

---

[8]MILTON, John. *Tradução: teoria e prática*. 2e éd. São Paulo: Martins Fontes, 1998, p. 38.

[9]BOILEAU, Apud MILTON, John. *Tradução: teoria e prática*. 2e éd. São Paulo: Martins Fontes, 1998, p. 58.

[10]DELISLE, Jean & WOODSWORTH, Judith. *Os tradutores na história*. Trad. de Sergio Bath. São Paulo: Ática, 1998, p. 52.

[11]BRUNOT, *Histoire de la langue française des origines à nos jours*, vol. 5. Paris: Armand Colin, 1966, p.25. Apud DELISLE & WOODSWORTH, *Os tradutores na história*. São Paulo: Ática, 1998, p.219-220.

[12]DELISLE, Jean & WOODSWORTH, Judith. *Os tradutores na história*. Trad. de Sergio Bath. São Paulo: Ática, 1998, p. 43.

dépendance lorsque nous adoptons le modèle français.[13] Colonisés par une métropole qui se trouvait elle-même en décalage par rapport aux modèles canoniques européens, nous avons gardé le sentiment d´avoir hérité d´une langue sans prestige. A ce titre, la “créolisation” de la langue portugaise que nous avons opérée au Brésil, loin de nous paraître une “hérésie”, s´est, bien au contraire, investie du poids d´une rupture et de l´affirmation d´une singularité.

On ne saurait méconnaître la portée de l´influence de la littérature française sur les écrivains brésiliens ainsi que sur la formation du goût du lecteur, notamment dans la période romantique: des poètes tels que Lamartine, Musset et Victor Hugo étaient lus et traduits amplement, ainsi que d´autres poètes d´autres nationalités qui nous parvenaient par le biais des traductions françaises, comme Byron et l´allemand Heine.

Dans son essai sur les traductions de Byron au Brésil, Onédia Barbosa[14] montre que, jusqu´en 1855, la plupart des traductions avaient été faites directement de l´anglais; cependant, après cette époque, presque toutes les traductions nous sont arrivées à partir des traductions françaises. Il en est de même pour les oeuvres d´Oscar Wilde qui ne nous sont parvenues que par l´intermédiaire du français qui a accordé le privilège au côté esthétique de l´écrivain, au détriment de son rôle de critique social mordant.

Si les traductions vernaculaires n´ont exercé qu´une influence relative sur la production littéraire brésilienne - parce que la plupart des clrecs lisaient directement en français ou en anglais -, on ne saurait en dire autant pour ce qui concerne le public qui, lui, se nourrissait de traductions, d´oeuvres françaises à la quasi-unanimité, et moulait un goût qui, à son tour, allait servir de paramètre pour le jugement de la valeur des oeuvres d´auteurs nationaux.[15] Le plus souvent, seuls les romans-feuilletons étaient traduits, obéissant de la sorte à la demande du public consommateur. En fait, la forte demande pour ce genre de littérature, qui est très vite devenue populaire parmi nous, entraine deux types de conséquences immédiates qui interfèrent dans notre système littéraire: d´une part, elle dépasse largement la capacité de production de nos écrivains – qui en incorporent les techniques, les thèmes et les conceptions de vie caractéristiques du genre -, et, d´autre part, cette demande contribue à la mauvaise qualité des traductions qui circulaient parmi nous.[16]

A la différence des grands romans qui étaient lus dans la langue d´origine, les feuilletons se destinaient à un public qui dépendait de la commercialisation des traductions pour avoir accès à ce type de lecture. Les écrivains se retrouvaient donc partagés entre leur oeuvre “sérieuse”, à savoir leur oeuvre proprement dite “littéraire”, et les feuilletons qu´ils écrivaient pour les journaux pour répondre à la fois à la demande du public et à leur besoin de survie. Ils gardaient ainsi le sentiment d´être scindés en deux personnes distinctes: l´une devant subir les exigences des propriétaires des journaux au détriment de la qualité de leur travail; et l´autre qui préservait la pureté de ce qu´ils considéraient la “haute littérature” mais qui n´était lue que par un public très réduit. Dans ces conditions l´écart entre ce que les clercs écrivent et ce que lit le public ne fait que s´approfondir et le texte littéraire est donc perçu comme création quasi-divine flottant au-dessus de la réalité.

Comme chacun sait, l´Etat-Nation se trouve à la base de l´institutionalisation de la littérature en tant que corps autonomme, devant donc dorénavant se distinguer par le principe de la nationalité. Outre cette cause historique, l´objet littéraire, par son nouveau statut, commence à être soumis à des examens philologiques, ce qui explique l´importance que prennent les catégories de “source” et d´ “influence”.[17]

Dans le contexte périphérique où s´inscrit la culture brésilienne, les clercs intériorisent et acceptent le préjugé de retardement par rapport aux métropoles qui prennent la position de centre irradiateur à partir duquel on peut mesurer le degré de développement culturel d´un pays. La culture du pays dépendant serait alors d´autant plus avancée qu´elle serait proche de ce qui se produit dans ce centre.

Il faudrait cependant reconnaître que, déplacés culturellement par rapport à ce que nous avons élu comme centre, nous sommes amenés à en tenir compte et, partant, à prendre position face à ce centre. Ainsi, les rapports avec les cultures que nous prenons comme modèle impliquent un comportement idéologique qui repose sur deux niveaux: d´une part il établit des hiérarchies entre les

---

[13]MELLO, Maria Elizabeth Chaves. *Lições de crítica.* Niterói: EDUFF, 1997.

[14]BARBOSA, Onédia Célia de Carvalho. *Byron no Brasil: traduções*. São Paulo: Ática, 1975. Apud MILTON, John. *Tradução: teoria e prática*. 2e éd. São Paulo: Martins Fontes, 1998, p. 223.
[15]PAES, José Paulo. *Tradução: a ponte necessária.* São Paulo: Ática, 1990, pp. 10-15.
[16]PAES, José Paulo. *Tradução: a ponte necessária.* São Paulo: Ática, 1990, pp. 19-20.
[17]LIMA, Luiz Costa. “Le contrôle de l´imaginaire et la littérature comparée”, in *Surfaces*, vol. IV, pp.7-8.

langues, et par conséquent entre les peuples et leur culture; et, d´autre part, sur le plan interne, l´usage et l´appropriation qu´on fait des langues étrangères perçues comme “supérieures” contribuent à accentuer les différences sociales tout en confortant les instances de formation du dit “goût érudit”.[18]

BIBLIOGRAPHIE

ARROJO, Rosemary. *Oficina de tradução*, 3e éd. São Paulo: Ática, 1997.

AUBERT, Francis Henrik. *As (in) fidelidades da tradução*. Campinas: UNICAMP, 1994.

BARBOSA, Heloisa Gonçalves. *Procedimentos técnicos da tradução*. Campinas: Pontes, 1990.

BERMAN, Antoine. Pour une critique des traductions: John Donne. Paris: Gallimard, 1995.

BLOOM, H.*The Anxiety of Influence*. New York: Oxford University Press, 1973. Apud LAURENT, Jenny. “La stratégie de la forme”, in *Revue Poétique*, nº 27. Paris, 1976.

BOSI, Alfredo. *Dialética da colonização.* São Paulo: Companhia das Letras, 1992.

CÂNDIDO, Antônio. *A educação pela noite*. São Paulo: Ática, 1987.

_____. *Formação da literatura brasileira*, vol 1 et 2. São Paulo: Martins, 1959.

CÉSAR, Ana Cristina. ”Bastidores da tradução”, in *Escritos da Inglaterra*. São Paulo: Brasiliense, 1988.

CHEVREL, Yves. *La Littérature Comparée*. Paris: PUF, 1989.

DELISLE, Jean & WOODSWORTH, Judith. *Os tradutores na história*. Trad. de Sergio Bath. São Paulo: Ática, 1998.

EVEN-ZOHAR, I. Polysystem Studies, in *Poetics Today.* Duham: Duke University Press, vol. 11, nº 1, 1990.

FROTA, Maria Paula. “Tradução, Pós-Estruturalismo e Interpretação”, in *Cadernos de Tradução*, nº1. G.T. de Tradução da Universidade Federal de Santa Catarina, Florianópolis, 1996.

GLISSANT, Édouard. *Introduction à une poétique du divers*. Paris: Gallimard, 1996.

_____. “Após Babel”, in *Correio da Unesco*, nº9, ano 11, set/1983.

ISER, Wolfgang. “ On Translatability”. Montréal: *Surfaces*, vol. 4, 1998.

LIMA, Luiz Costa, “Literatura e nação: esboço de uma releitura”, in *Revista Brasileira de Literatura Comparada*, Rio de Janeiro: 1996.

LUCAS, Fábio. O caráter social da ficção do Brasil. São Paulo: Ática, 1987.

MARTINS, Márcia A.P. “As relações nada perigosas entre História, Filosofia e Tradução”, in *Cadernos de Tradução*, nº1. G.T. de Tradução da Universidade Federal de Santa Catarina, Florianópolis, 1996.

MELLO, Maria Elizabeth Chaves. *Lições de crítica.* Niterói: EDUFF, 1997.

MESCHONNIC, Henri. “Propositions pour une poétique de la traduction”, in *Langages,* nº28, déc/1972. LADMIRAL, J.R. (org), Paris: Didier-Larousse, pp. 49-54.

PAES, José Paulo. *Tradução a ponte necessária.* São Paulo: Ática, 1990.

PAZ, Octavio. *Traducción: literatura y literalidad*. Barcelona: Jusquets, 1981.

ROUANET, Maria Helena. *Eternamente em berço esplêndido.* São Paulo: Siciliano, 1991.

SANTIAGo, Silviano. Uma Literatura nos Trópicos: ensaios sobre sobre dependência cultural. São Paulo: Perspectiva, 1978.

[18]Voir à ce sujet Pierre Bourdieu et les essais sur le rôle des académies dans la formation du goût.